



Regards sur le *wokisme* : *Le Voyant d'Étampes* d'Abel Quentin¹

COMMUNICATION DE MICHEL BRIX

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 FÉVRIER 2022

Au cours de l'automne dernier, le hasard m'a mis entre les mains un roman qui a été cité plusieurs fois dans la course aux récompenses littéraires de 2021, puisqu'il a appartenu aux sélections initiales des Prix Goncourt et Renaudot. Il a cependant disparu de ces listes assez vite (on peut formuler une hypothèse pour expliquer ce fait, j'y reviendrai), mais il a néanmoins été couronné du Prix Maison Rouge (fondé et décerné à Biarritz par Frédéric Beigbeder et quelques écrivains retirés sur la côte basque) et du très parisien Prix de Flore. Il a aussi recueilli un joli succès critique. Je veux parler du *Voyant d'Étampes* d'Abel Quentin, publié aux Éditions de l'Observatoire (Paris).

Pourquoi faire de ce roman le sujet d'une communication à l'Académie ? *Le Voyant d'Étampes* aborde une thématique dont on parle beaucoup aujourd'hui, le *wokisme*. Or récemment, on m'a reproché gentiment, dans le cadre de discussions relatives à l'attribution d'un de nos prix annuels, d'être trop perméable à l'idéologie *wokiste*. J'ai vu dans cette combinaison d'événements un signe du destin.

En 1962, a été créée à Broadway une pièce d'Edward Albee qui s'appelait *Qui a peur de Virginia Woolf*? Un dramaturge pourrait être fondé à faire représenter, aujourd'hui, un *Qui a peur du « wokisme »* ? La première chose qui frappe, quand on évoque le *wokisme*, c'est qu'on le confond volontiers, et peut-être sciemment, avec la *cancel culture*, la culture de l'effacement, ou culture du bâillon. Nous avons tous entendu parler de cet autodafé, au Canada, de bandes dessinées jugées offensantes

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/spQVUmjxYcQ>

pour les populations amérindiennes, – ouvrages au nombre desquels se serait trouvé un exemplaire de l'*Odyssée* d'Homère. En fait, aucun exemplaire de l'*Odyssée* d'Homère n'avait été brûlé à cette occasion, mais le bruit s'en était répandu parce qu'une des bandes dessinées portait le mot « odyssee » dans son titre. Que l'œuvre d'Homère ait été ou non préservée, l'affaire est inacceptable, bien sûr, mais tout semble fait pour que – ici en Europe – nous ne fassions aucune différence entre *wokisme* d'une part, excès coupables et délirants de la culture de l'effacement d'autre part.

Un autre exemple récent, très éloquent, concerne l'article publié par deux rédactrices d'un journal de San Francisco sur la version « Disney » du conte de Blanche-Neige, qui se termine par une scène de baiser, grâce auquel un prince charmant ramène à la vie la jeune fille (qui a un morceau de pomme coincé dans la gorge ; ce n'est pas exactement le dénouement qui se trouve dans la version des frères Grimm). Les rédactrices faisaient remarquer que ce baiser, pour salvateur qu'il était, n'avait pas pour autant été sollicité. Il était donc potentiellement non consenti, « inapproprié » comme disent les Américains, et relevait selon elles d'une agression sexuelle. Il fallait, en conséquence, modifier la fin dudit conte dans la version incriminée, ou y introduire, en amont, une scène où la protagoniste annoncerait, par avance, qu'elle donne son accord à la perspective d'un tel baiser. Cet article n'a eu aucun écho aux États-Unis : il faisait état des élucubrations de deux journalistes qui lançaient un ballon d'essai, vite réduit à un pétard mouillé. En revanche, de ce côté de l'Atlantique, l'article a été abondamment repris et commenté, principalement dans les journaux dits de droite, comme *Le Figaro*, qui l'ont assimilé à la voix de l'Amérique et ont fait comme si ses deux auteures avaient effectivement le pouvoir de faire advenir le temps où nous ne pourrions plus raconter l'histoire de Blanche-Neige (ou de la Belle au Bois Dormant, qui contient une scène semblable) à nos enfants et à nos petits-enfants.

On veut nous donner à croire que l'Amérique du Nord est devenue un gigantesque asile d'aliénés et que les pires dangers sont à craindre si la société européenne ne se ferme pas hermétiquement au *wokisme*. Mais qu'est-ce que le *wokisme* au départ, avant que n'interviennent les Torquemadas du bâillon et de l'autodafé ? Le *wokiste* prend la défense des personnes qui doivent supporter une discrimination, en raison de paramètres identitaires liés à la couleur de leur peau, à

leur genre ou à leur orientation sexuelle ; il partage le monde entre les victimes d'oppressions et les agents d'oppressions (ainsi racisés / non racisés ; femmes / hommes ; minorités sexuelles / hétérosexuels) ; il définit des approches dites « intersectionnelles » (une femme blanche, par exemple, est à la fois agent et victime d'oppressions) ; il pointe la discrimination principale, celle qui est liée à la couleur de la peau, et dénonce la ségrégation insidieuse dont les Blancs sont les agents inconscients (les Noirs, les Arabes, les Roms sont racisés, c'est-à-dire qu'ils sont exclus *de facto* des privilèges réservés aux Blancs [*de facto*, mais pas en théorie, et c'est justement cela qui est insidieux et compliqué à formuler]). Le *wokiste* s'applique ainsi à mettre au jour les tenants et les aboutissants des discriminations, – édifiant de la sorte une idéologie qui a pour principaux biotopes les campus universitaires américains ; il dénonce l'existence d'un racisme systémique, ou racisme institutionnel, ou racisme structurel, inhérent au fonctionnement de la société occidentale, qui explique la domination blanche et voue notamment les populations originaires d'Afrique (qu'elles soient nées là-bas ou sur le continent américain) aux emplois subalternes ; il soumet à la critique l'universalisme blanc, son *droit-de-l'hommeisme* et ses guerres dites humanitaires.

Être « racisé » procède donc de l'apparence. Il faut insister sur ce point car – non sans provoquer stupeur et scandale – les *wokistes* excluent les Juifs de l'ensemble des racisés. Très récemment encore, l'actrice américaine Whoopi Goldberg (la comédienne de *La Couleur pourpre* et de *Sister Act*) a été priée d'expliquer cet ostracisme et a confirmé ce qu'on soupçonnait : au motif que rien ne distingue, dans l'apparence physique, les Juifs des Occidentaux, les *wokistes* assimilent les Juifs aux Blancs et – choisissant d'ignorer que les nazis parlaient de la « race juive » – interprètent la Shoah comme le résultat d'une guerre interethnique, entre Blancs. Whoopi Goldberg, après avoir tenu ces propos, a été priée de se mettre en congé de toute parole publique pendant un certain temps, officiellement « pour réfléchir », – ce qui indique à tout le moins que les Américains ne sont pas encore prêts à gouverner n'importe quelle théorie.

Woke vient de *woken*, participe passé du verbe anglais *wake up* (réveiller). *Stay woke*, ou *stay woken*, est un slogan encourageant, en principe, à la vigilance et à l'activisme face à toutes les formes d'injustice. À la fin des années 1970, je me souviens avoir entendu à la télévision quelqu'un qui est un peu oublié aujourd'hui,

l'archevêque brésilien Don Helder Camara, plaider pour que l'Académie française accepte d'intégrer dans son dictionnaire le mot nouveau « conscientisé ». Être « conscientisé », à l'époque, c'était déjà plus ou moins être *woke*.

La *cancel culture* est pratiquée par une frange radicale des *wokistes*, qui pensent que tous ceux qui ne se soumettent pas à l'idéologie *woke* doivent être censurés et chassés de la sphère publique, éventuellement après avoir vu détruire les ouvrages intellectuels, littéraires ou artistiques qu'ils ont pu produire. Reste à voir si ce comportement extrémiste invalide le *wokisme* lui-même. Autre trait condamné par le *wokisme* : l'appropriation culturelle. Ce n'est pas une nouveauté non plus : Edward Saïd en avait fait déjà le sujet d'un livre célèbre, en 1978, *Orientalism*, traduit en français en 1980 sous le titre *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident* (l'ouvrage reprochait aux Occidentaux d'avoir créé – à travers l'art, la littérature et les sciences humaines – un Orient caricaturé, réducteur et fantasmé ; il appelait en conséquence les Orientaux, non seulement à se débarrasser de ces portraits infidèles, mais surtout à ne plus laisser à d'autres le soin de les représenter). L'appropriation culturelle est dénoncée aujourd'hui par les « décoloniaux » (ainsi qu'ils se désignent ; leurs détracteurs les appellent des « indigénistes »), qui ont formulé le concept de privilège blanc (soit l'équivalent du privilège masculin, dans les relations entre hommes et femmes) et tirent à boulets rouges sur l'anti-racisme de papa, universaliste, qui réfute l'existence des races. Il est beaucoup question de ce point dans le roman d'Abel Quentin, qui évoque de surcroît un cas d'« appropriation culturelle » que j'avais moi-même mentionné, mais pour d'autres raisons, dans un essai paru en 2021. En mars 2019, lors d'un festival de théâtre organisé à la Sorbonne, devait être représentée la pièce *Les Suppliantes*, le premier volet des *Danaïdes* d'Eschyle. Des militants d'associations noires empêchèrent que cette représentation ait lieu, parce que des acteurs blancs utilisaient des maquillages sombres ou des masques pour incarner les Danaïdes. J'avais rappelé cet événement, non pour ses échos *wokistes*, mais parce qu'il représentait à mes yeux une forme d'aboutissement du paradigme esthétique réaliste qui gouverne le champ de l'art et de la littérature depuis la fin du XVIII^e siècle². Le réalisme – qui postule que tout créateur se met lui-même en scène dans son œuvre, qu'il s'exprime ou non en « je » – tend à enfermer les productions artistiques dans le

² Voir M. Brix, *Du classicisme au réalisme. Une histoire de la littérature française (XVII^e-XXI^e siècles)*, Paris, Kimé, 2021, p. 313-314.

périmètre des existences particulières des auteurs, avec défense d'en sortir (ainsi, dans un roman, on considère qu'il est de moins en moins légitime de faire parler quelqu'un avec qui on ne partage pas une communauté de destin). Se renforcent donc mutuellement des impératifs esthétiques et idéologiques d'origines diverses mais qui concourent au même but : au cinéma et au théâtre, par exemple, un personnage de couleur, ou un personnage appartenant à une minorité sexuelle, ne peut plus, sans que cela provoque une polémique, être interprété par un comédien ne possédant pas la même identité. En somme – et on est à peine dans la caricature – *Othello* ne peut plus être représenté, puisque Othello n'existe plus, ou n'existe pas. Il est curieux d'observer que Rétif de La Bretonne avait eu l'intuition de ce « réalisme absolu » dans son ouvrage sur le théâtre (*Le Mimographe, ou Idées d'une honnête femme pour la réformation du théâtre national*, 1770) : « Restif insiste dans ce livre sur la nécessité d'admettre la vérité absolue au théâtre. [...]. On se convaincra de l'excès de réalité qu'il voulait introduire en sachant qu'il proposait, pour augmenter l'utilité, la moralité et la volupté au théâtre, de faire jouer les scènes d'amour par de véritables amants la veille de leur mariage³. » Rétif est un disciple de Rousseau, lequel se trouve lui-même, avec *Les Confessions*, à l'origine du réalisme qui fonde la modernité esthétique.

Mais venons-en au *Voyant d'Étampes*. Abel Quentin est un pseudonyme, choisi par un certain Albéric de Gayardon, avocat pénaliste de 35 ans, défenseur commis d'office d'un des accusés (Farid Kharkhach) au procès des attentats du 13 novembre 2015. Il est le compagnon de Claire Berest, également romancière, et sœur d'Anne Berest, autre écrivaine, de surcroît scénariste, auteure l'année dernière de *La Carte postale* (Grasset), un roman dont on a parlé aussi lors de la saison des prix. Anne et Claire Berest sont des descendantes du peintre Francis Picabia.

Le Voyant d'Étampes mérite son succès critique mais souffre d'un défaut majeur, selon moi, celui d'avoir été relu à la truelle. Il y a des fautes de langue qui invitent à dire que de nombreux passages ressemblent à du français, pour reprendre une formule de Claude Pichois. Et on s'étonne aussi que certaines bizarreries narratives n'ont ému, semble-t-il, ni l'auteur ni son éditeur. Il n'est pas question de vous infliger

³ Gérard de Nerval, *Ceuvres complètes*, éd. dirigée par Jean Guillaume et par Claude Pichois, Paris, Gallimard / « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1984, p. 1046 (*Les Confidences de Nicolas*, dans *Les Illuminés*).

ici un catalogue exhaustif des erreurs qui déparent le texte, mais je me suis demandé, parfois, si je ne rêvais pas. « [U]ne vidéo où une Russe s'ébat avec celui censé incarner une figure d'enseignant » [*sic*] (p. 21-22) ; « renseigner » une chose (p. 54) ; « une chemise bleue pétrole » (p. 55) ; « la Russie de Frédéric le Grand » (p. 72 ; est-ce la Prusse de Frédéric le Grand ou la Russie de Pierre le Grand ?) ; « communier à [au lieu de *communier dans*] » (p. 80) ; « une personne qui s'est faite amputer un bras » (p. 94) ; « hésiter avec [pour *hésiter entre une chose et une autre*] » (p. 120) ; « des cris d'oracle [alors qu'on attendrait *des cris d'orfraie*] » (p. 181) ; « une place handicapée [pour *une place réservée aux handicapés*] » (p. 220) ; « Pourquoi faire ? » (p. 275) ; « une mine antipersonnelle » (p. 327) ; « Je m'endormai vers quatre ou cinq heures du matin » (p. 328) ; « Il s'esclaffa, et je souriai faiblement » (p. 347) ; « Léonie s'est faite agresser » (p. 355). On note aussi que l'auteur a des problèmes récurrents avec l'emploi du temps du verbe ; l'utilisation de l'imparfait de l'indicatif et du passé simple est parfois aléatoire ; on voit aussi des conditionnels présents qui débarquent sans raison (p. 45-46), ou un futur simple qui surgit au milieu de dix conditionnels présents (p. 183). Il y a des phrases où on a modifié le verbe et la première préposition du régime qui dépend de lui, mais pas la deuxième. On n'échappe pas non plus, malheureusement, à quelques-uns des barbarismes qu'on entend tout le temps aujourd'hui : « tracer » dans le sens de « se diriger vers » (p. 54) ; « quelque part » dans un sens abstrait (p. 58) ; « ça va le faire » (p. 120) ; « revisiter l'histoire » (p. 212) ; « impacter » (p. 277) ; « se poser » dans le sens de « s'installer dans un restaurant » ; ...

L'auteur donne aussi l'impression d'avoir oublié ce qui se trouve en amont de ce qu'il est en train de raconter. Il parle à plusieurs reprises d'un concert de SOS Racisme qui a eu lieu le 15 juin 1985 place de la Concorde à Paris. P. 53, ce concert devient... le concert de la Bastille !, pour redevenir ensuite celui de la Concorde. Le protagoniste du récit, Jean Roscoff, a déjà plusieurs fois partagé des repas avec Jeanne, la compagne de sa fille Léonie, avant de décider d'inviter le couple pour un dîner chez lui : il se dit qu'il doit s'assurer d'ici là que Jeanne n'est pas végan ! (P. 126.) Une amie du narrateur conseille à celui-ci d'aller faire une visite à son oncle, un Africain de l'Ouest qui vit à Paris. « Mon oncle vous fera un maffé [un ragoût] » (p. 345). En fait, cet oncle, dit le texte, « m'emmena bouffer un poulet yassa dans une cantine du coin » (p. 346). Mais deux pages plus loin, quand le narrateur repense à la

scène : « j'étais allé dîner chez un homme noir » (p. 348). Pour les besoins de son histoire, le romancier a créé un personnage d'éditrice à la mode, qu'il appelle Basset-Dutonnerre. À partir de ce nom, il fait dériver un adjectif et évoque les romans « basset-dutonneriens » (p. 351) ; mais, si l'on est attentif, cet adjectif se métamorphose à l'occasion en « basset-duterroniens » (p. 228). L'auteur crée aussi un personnage de décoratrice japonaise, Marie Kondo, qu'il écrit, à quelques lignes d'intervalle, avec un *K* puis avec un *C* à l'initiale du nom de famille (p. 184-186). Très disert sur le chapitre des misères morales et physiques du protagoniste, l'auteur attribue notamment à Jean Roscoff, au début du récit, de sérieux et handicapants problèmes urinaires, ... dont il n'est plus question après la p. 50 ! Par contre, alors qu'il n'a jamais été dit que le personnage fumait, on lit en plein milieu du récit, avant que Roscoff entre dans un studio pour une émission de radio : « À sept heures pile, j'allumai une dernière clope. » (P. 306.) Et il n'est plus question de cigarettes ensuite : est-ce un vestige, non supprimé, d'une version ancienne où le personnage était fumeur ? Toutes ces bizarreries, auxquelles s'ajoutent les variantes chronologiques affectant les révélations concernant les époux Rosenberg⁴, rappellent les « incohérences » (p. 356), évoquées dans le récit, qui parsemaient les histoires que le protagoniste racontait à sa fille, quand celle-ci était enfant. L'auteur peut évidemment, dans beaucoup de cas, se réfugier derrière le procédé du « flux de conscience », ou du « courant de conscience », et prétendre que c'est son personnage qui a des pensées incohérentes et qu'en l'absence de narrateur omniscient, le lecteur doit se contenter de voir la réalité à travers un filtre psychique altéré. Le problème, c'est que certains illogismes sont à l'évidence à rapporter à l'auteur, et qu'il devient dès lors impossible de faire la part des choses, en mettant d'un côté ce qui révèle l'esprit embrouillé du personnage et en laissant de l'autre ce qui relève de bévues d'Abel Quentin.

Encore une remarque sur ce chapitre, au risque de paraître exagérément vététilleux et tatillon. En préparant cette communication, j'ai parcouru une série d'articles sur *Le Voyant d'Étampes*, tous très élogieux, et j'ai observé qu'aucun ne disait mot des problèmes que je viens d'évoquer. Or, le travail d'un critique, à mes yeux, c'est aussi de mettre en garde un écrivain et de lui signaler ce qu'il convient

⁴ Les révélations de la CIA sont intervenues le lendemain de la publication du livre de Roscoff sur les Rosenberg (p. 68), puis trois jours après ladite publication (p. 369) ; voir ci-dessous.

d'améliorer. Il peut y avoir une forme de perversité à taire les défauts d'un livre : il est fort possible que le fait que le roman ait disparu très vite des sélections du Goncourt et du Renaudot soit dû aux imperfections qui viennent d'être signalées, et que l'auteur connaisse la même mésaventure lors de la publication de ses prochains romans, s'il n'est pas alerté.

Le Voyant d'Étampes débute comme un pastiche de Houellebecq. On suit un personnage qui a 65 ans, Jean Roscoff, né en 1960 (on est en 2025), universitaire alcoolique et fraîchement retraité. En commençant à lire, on se dit qu'on connaît bien ce type de anti-héros, mais très vite, la perspective s'élargit et une prédiction s'impose : Abel Quentin, s'il persévère dans ce genre de roman sociologique, va rapidement ringardiser Houellebecq. Alors que celui-ci se contente de « fictionnaliser » des souvenirs et anecdotes de sa vie personnelle, Quentin livre un récit plus subtil et plus profond, avec de l'épaisseur, du contenu, et une vraie réflexion sur la société. De surcroît, Quentin ne voit pas les choses qu'il décrit comme un militant : ainsi, on ne saura jamais ce qu'il pense lui-même du *wokisme* (le raisonnement, chez lui, est plus ou moins analogue à ce qu'il serait chez Balzac : le *wokisme* existe, et face à ce phénomène, il y a ceux qui le combattent ou s'adaptent, d'un côté, et de l'autre ceux qui s'imaginent, bien à tort, qu'en se bouchant les yeux et les oreilles et en faisant le gros dos, ils vont le faire disparaître)⁵.

Jean Roscoff est entouré dans le récit par son ex-femme, Agnès, avec laquelle il est encore en relations régulières, et par leur fille Léonie, laquelle partage sa vie avec Jeanne, qui est *woke*, ou *wokiste* (autant dire tout de suite que ses relations avec son beau-père, vieux mâle blanc, s'annoncent conflictuelles). L'action du roman se déroule à plusieurs époques différentes (les années 1950, les années 1980 et les années 2020), et à chaque époque apparaissent, à côté de personnages de fiction, des êtres réels : on croise ainsi Julien Dray, Harlem Désir, Pascal Bruckner, Jean-Michel

⁵ On note qu'il y a dans *Le Voyant d'Étampes* plusieurs strates de lectures. Ainsi, l'auteur a mis en place un réseau de significations à partir de noms propres qui évoquent l'histoire moderne de la Russie. Le héros s'appelle Roscoff et tout le monde le croit d'origine bretonne, alors que ses aïeux viennent de Russie et que la graphie « Roscoff [au lieu de *Roscov*] » résulte d'une erreur commise par un agent de l'état civil (voir p. 256). D'autres personnages intervenant dans le récit portent des noms évoquant Andreï Vychinski (procureur général lors des procès de Moscou [les Grandes Purges de Staline]), Vladimir Bazarov (économiste et philosophe russe, emprisonné sous Staline), Ksenia Sobtchak (figure controversée de la vie politique russe contemporaine).

Apathie, Éric Fassin, Virginie Despentes, que l'auteur confronte assez habilement à des êtres de fiction.

Pour meubler son temps libre, puisqu'il est arrivé à l'âge de la pension, Jean Roscoff décide d'écrire un livre sur Robert Willow, un poète américain auquel il s'était déjà intéressé dans les années 1980 (il avait même interrogé la chanteuse Nancy Holloway, qui avait connu Willow et qui elle, à la différence de Willow, a eu une existence bien avérée). Pour créer le personnage de Willow, Abel Quentin s'est inspiré de figures comme celles de Richard Wright (l'auteur de *Black Boy*) ou de James Baldwin, deux écrivains noirs américains qui ont quitté les États-Unis pour venir s'installer en France. Willow, apprend-on, serait né en 1937 à Durham en Caroline du Nord, il aurait accompli des études universitaires à Howard, il aurait eu une courte expérience de trompettiste de jazz à Harlem, il se serait mis à écrire de la poésie, il serait devenu membre du parti communiste américain, et il aurait milité, en 1953, pour la libération des époux Rosenberg. C'est au cours de la même année qu'il a traversé l'Atlantique, donc en plein maccarthysme. Une fois arrivé en France, on le retrouve dans le milieu sartrien de Saint-Germain-des-Prés, il joue dans des clubs, il participe à des manifestations en faveur des Rosenberg, une photo le montre, en compagnie de Simone de Beauvoir et de Jean Cau dans l'appartement de Sartre, rue Bonaparte, puis il rompt subitement avec Sartre et ses amis, tourne le dos à la politique et va louer une maison à Étampes⁶ ; là, il se consacre essentiellement à la poésie, mais renonce à l'anglais pour passer au français, s'affichant désormais comme un disciple de Péguy, renouant avec les traditions les plus anciennes, abandonnant intellectuellement La Nouvelle-Orléans pour revenir à Orléans, selon une métaphore de l'auteur. Il a le temps de publier quelques recueils avant de se tuer dans un accident de voiture (sa voiture dérape et emboutit un platane), en 1960, à 32 ans. Seule Nancy Holloway assiste à ses obsèques. Roscoff intitule son ouvrage *Robert Willow. Le Voyant d'Étampes*. On observe que son ex-femme le met en garde (voir p. 112) : est-il bien certain de vouloir publier ce livre, alors qu'il n'a rencontré aucun témoin de la vie de Willow (Nancy Holloway, morte en 2019, n'est plus de ce monde) ? Roscoff bredouille que l'important n'est pas là. Au reste, il réussit, grâce à sa fille, à trouver un éditeur (« Paulin Michel »). Faut-il hésiter à publier un livre qui

⁶ C'est l'analogie biographique qui existe entre la vie de Willow et celle de James Baldwin, qui lui non n'est pas demeuré à Paris, mais est parti s'installer à Saint-Paul-de-Vence.

répond à la louable intention de réhabiliter un écrivain oublié et qui ne sera de toute façon pas destiné à faire la *une* des journaux ? À l'estime de Roscoff, la réponse est non : il n'est pas question de renoncer à publier, quand on en a la possibilité, – d'autant que le personnage voit dans cette entreprise une revanche à prendre sur une carrière qui fut peu valorisante.

Maintenant que nous avons découvert à quoi renvoyait le titre de notre roman, il importe de présenter de façon un peu précise le narrateur et protagoniste du récit principal, Jean Roscoff. Celui-ci a construit la légende de sa vie autour des années de sa jeunesse, et plus particulièrement de son adhésion à SOS Racisme. Cette association a vu le jour en 1984, l'année qui a suivi la première « marche des beurs », de Marseille à Paris, à l'automne de 1983 (le narrateur en était – de la marche – « le 3 décembre » [p. 215], c'est-à-dire, si l'on comprend bien, quand la marche est arrivée dans la capitale). C'est la grande période de SOS Racisme : les jeunes défilaient régulièrement dans les rues de Paris, se souvient avec nostalgie le sexagénaire Roscoff, en scandant « Nous sommes tous une seule jeunesse » ou « Nous sommes tous des enfants d'immigrés » (sur le modèle du slogan « Nous sommes tous des Juifs allemands » des manifestants de Mai-68). Le grand concert organisé à la place de la Concorde, le 15 juin 1985, la « Fête des potes », a constitué pour le narrateur le point d'orgue de cette époque inoubliable, à tel point que, chaque année, la date du 15 juin a éclipsé celle de son propre anniversaire pour lui faire prendre conscience du temps qui s'écoule. Ce militantisme anti-raciste lui a surtout donné, c'est en tout cas sa conviction, un sésame moral pour toute sa vie : il a fait ses preuves, il est un homme de gauche impeccable. Au reste, après ses études en histoire, il a intégré l'université Paris VIII-Saint-Denis, héritière du mythique *Centre universitaire expérimental* de Vincennes, gloire du gauchisme culturel des années 1970. Il passera toute sa carrière dans cette université, où il se retrouvera cependant assez vite marginalisé. Spécialiste d'histoire contemporaine, il choisit un sujet de recherche – le parti communiste américain – qui n'intéresse pas grand monde. Son directeur de thèse, un certain Bazarove, de Paris VIII également, est connu pour antisémitisme. Quelques années plus tard, ledit Bazarove vire au négationnisme et se fait exclure de l'université (il est récupéré à Lyon III). Roscoff ne trouve plus ensuite aucun professeur disposé à reprendre ce sujet et reste maître de conférences jusqu'à ses 65 ans. Il espère quand même réaliser un coup d'éclat, en 1995, en publiant un ouvrage « grand public » sur

les Rosenberg : *Les Rosenberg. Un scandale américain*. On sait que les époux Rosenberg ont été exécutés le 19 juin 1953 pour espionnage au profit de l'Union soviétique, après un procès qui les condamna sans preuves formelles. Abel Quentin (décidément rompu à l'art de mêler les éléments inventés et les éléments réels) imagine que Roscoff aurait rédigé un livre sur l'affaire, et que ce livre – en forme de réquisitoire contre les USA – serait sorti en juillet 1995, exactement la veille du jour où la CIA a « déclassifié » (en français), ou rendu publics, en bon français, des documents établissant la culpabilité des Rosenberg⁷ : le livre de Roscoff est immédiatement retiré des rayons des librairies et envoyé au pilon. Dans l'aventure, l'infortuné auteur a perdu toute crédibilité scientifique. Il poursuit sa carrière universitaire en donnant des cours sur la guerre froide qui intéressent de moins en moins d'étudiants au fur et à mesure que les années passent, et il quitte son poste dans la plus grande discrétion, à 65 ans.

Roscoff n'a même pas la consolation d'avoir fait preuve d'opportunisme, au cours des années 1980 (il ne faut d'ailleurs jamais compter sur lui pour voir à long terme, même dans son propre intérêt ; s'il s'est mêlé aux mouvements antiracistes de l'époque, c'est pour des bénéfices immédiats, au premier rang desquels figure celui de se faire valoir auprès des jeunes filles de son âge). À l'époque, il avait un ami, Marc, qui – beaucoup plus avisé et politique que lui – a utilisé SOS Racisme comme une rampe de lancement pour sa carrière d'avocat, et qui à 65 ans est confortablement installé dans la vie. Le roman évoque également les trajectoires de Julien Dray et d'Harlem Désir, portraiturés comme des roublards cyniques et sans scrupules, qui ont instrumentalisé SOS Racisme pour devenir des apparatchiks du Parti socialiste. Il y a d'ailleurs dans le roman une analyse sociologico-politique très intéressante des années 1983-1985 en France, marquées par la récupération mitterrandienne du mouvement « beur » et le remplacement de Pierre Mauroy par Laurent Fabius au poste de Premier Ministre : les socialistes français abandonnaient alors les ouvriers, les usines, le socialisme « vieille école » des grèves et des blocages (incarné par Pierre Mauroy),

⁷ En juillet 1995, la CIA a en effet rendu publics trois mille messages, où les Rosenberg étaient désignés sous des noms de code. La CIA expliquait que ces messages n'avaient pas été produits au procès de 1953 pour ne pas compromettre la couverture des agents américains qui y étaient mentionnés. À noter que le roman ne dit rien des polémiques qui ont suivi la publication des messages, où certains observateurs ont vu soit des faux, soit des textes où les Rosenberg n'étaient pas désignés. En tout cas, le livre de l'universitaire français, qui ignorait ces éléments neufs et ne se prononçait pas sur eux, était devenu immédiatement obsolète.

pour aller à la conquête des jeunes des beaux quartiers (que Fabius, jeune lui-même, avec ses costumes trois-pièces, était censé séduire) ; il s'agissait de cautionner l'avidité des jeunes gens des classes aisées tout en donnant à ceux-ci – par la possibilité de s'encarter à SOS Racisme – le sentiment d'être moralement irréprochables. C'était également l'époque de la création de la chaîne de télévision Canal Plus, qui participait du même esprit : la nouvelle puissance financière s'avancait masquée, « sous l'aspect sympathique et potache d'une bande de potes » (p. 224), en s'appuyant sur l'hégémonie symbolique et sur l'esprit de dérision.

Mais Roscoff ne figure même pas au nombre des profiteurs de cette époque bénie. Pour tout dire, il n'a guère réfléchi à ce qui s'était joué alors et vit toujours, intellectuellement, dans les schémas des années 1980, comme s'ils étaient immuables. C'est pour cette raison qu'il a passé sa vie à prendre des décisions inopportunes, sans voir que le monde avançait, qu'il avait toujours un train de retard et qu'il multipliait les mauvais choix. Ainsi, au milieu des années 2020, il va répondre aux attaques dirigées contre lui en s'abritant derrière les vieux scénarios de l'antiracisme de sa jeunesse. Autant dire que lui aussi va foncer droit dans un platane.

Pour faire un peu de publicité au livre sur Willow, fraîchement publié, l'éditeur Paulin Michel a organisé une présentation dans une librairie (*Le Lézard enragé*) et Roscoff lui-même essaie de mettre sur pied un petit colloque à Paris VIII où il se rend encore de temps en temps (il a conservé des relations amicales avec une secrétaire). C'est au cours de la soirée à la librairie que les choses vont commencer à se gâter. Cette soirée ne s'annonce pas franchement comme un succès, puisque quatre personnes seulement sont venues, rejointes à la dernière minute par une cinquième. Roscoff fait un petit exposé, à la suite duquel cette cinquième personne, un jeune homme, lui pose la question qui va mettre le feu aux poudres : pourquoi avoir pratiquement passé sous silence, dans *Le Voyant d'Étampes*, que Robert Willow était noir (voir p. 132-133) ? Effectivement, Roscoff a expliqué le fait que le poète a fui les USA par le maccarthysme, et n'a pas évoqué, même en quelques mots, la ségrégation raciale. En fait, l'auteur a agi comme font la plupart des biographes quand ils s'intéressent à un personnage historique : ils l'attirent à eux, se l'approprient et privilégient ce qui, chez lui, a un lien avec eux. Le « Willow » de Roscoff, c'est le communiste, celui qui a manifesté des deux côtés de l'Atlantique pour la libération des Rosenberg, mais aussi le poète anglais qui choisit un jour de composer en

français, le sartrien qui un jour aussi est devenu en quelque sorte camusien et a pris ses distances avec le milieu de Saint-Germain-des-Prés, c'est encore le jazzman, mais ce n'est certainement pas le *black boy*, trait du personnage avec lequel Roscoff n'a manifestement découvert – en lui – aucune affinité. Le problème, c'est qu'en répondant à l'interpellation qui lui est faite, lors de la soirée au *Lézard enragé*, Roscoff ne veut pas reconnaître son erreur et se défend avec une évidente mauvaise foi. Cette défense tient en deux points, qu'il développe. Primo, son passé de militant le rend, lui Roscoff, inattaquable sur le racisme, et il ne saurait être question qu'on le titille sur ce point : « je suis assez au fait de ces choses-là » (p. 137). Et secundo, il se met à nier que la couleur de peau constitue un trait fondamental de l'identité de Robert Willow ; il martèle qu'il connaît bien Willow (ce n'est pourtant pas, on le sait, l'avis de son ex-femme) et il se dit persuadé que la couleur de peau n'avait pas pour l'intéressé beaucoup d'importance : « Je ne suis pas sûr que Robert Willow (si vous lui aviez demandé, s'il était encore vivant et que vous lui aviez demandé) se soit d'abord défini comme Noir. » (P. 138.) Il était plutôt communiste, trompettiste, poète et sartrien. Devant la mine outrée de son contradicteur, Roscoff va même plus loin : la négritude n'est pas évoquée dans les poèmes de Willow. Plus encore : si Willow a finalement quitté le milieu sartrien, c'est justement parce qu'il sentait que Sartre attendait de lui qu'il prît la voix, à l'instar d'un Richard Wright, de la communauté noire américaine et qu'il écrivît un autre *Black Boy*. Roscoff prétend que Sartre demandait aux Noirs ce qu'il demandait aux Juifs dans *Réflexions sur la question juive*, l'authenticité, « [r]etenez bien ce mot, l'AUTHENTICITÉ, c'est-à-dire l'acceptation lucide de sa situation – vocable éminemment sartrien – et le combat. Se découvrir en tant que Noir, se découvrir en tant que Juif. [...]. Pour Sartre, c'est le devoir du poète noir de chanter l'âme noire. La négritude est un passage obligé, “le moment de négativité” incontournable pour le poète noir qui veut toucher l'universel. » (P. 140.)⁸ Willow aurait refusé l'injonction sartrienne et a donc quitté Saint-Germain-des-Prés pour pratiquer la poésie la plus « blanche » qui soit.

⁸ Sur la question de la « situation », voir aussi p. 255-256 : « [...] Sartre croyait, Sartre écrivait que l'homme devait définir sa conduite à partir de sa *situation*. Le Juif qui fuyait sa situation était un Juif inauthentique, Sartre l'avait écrit assez clairement, et Sartre qui était décidément prolix sur le sujet, Sartre qui n'était pas avare en conseils voulait que le Juif accepte sa malédiction. Et comme il y avait des Juifs inauthentiques il y avait des Noirs inauthentiques et Willow était l'un d'eux. Et Sartre l'avait peut-être pressenti, [...]. Et le petit milieu sartrien n'avait pas pardonné à Willow d'être un Noir inauthentique, [...]. »

Le lendemain, Roscoff est suffisamment benêt, ou décalé, pour téléphoner à son éditeur et lui faire savoir qu'il a trouvé la soirée « sympa » (p. 142). Paulin Michel, qui vit dans le temps présent et voit peut-être les nuages s'amonceler déjà à l'horizon, se montre moins enthousiaste et lui annonce qu'il va lui transmettre un article. « Un article ! Fantastique ! », s'exclame Roscoff, faisant à nouveau assaut de naïveté. En fait c'est un article de blog écrit par l'intervenant, à la librairie. L'article s'intitule : « Le Voyant d'Étampes. Jean Roscoff lave plus blanc » ; c'est un éreintement, qui dénonce le fait que l'universitaire à la retraite a présenté Willow comme un communiste et « *accessoirement* [comme un] noir » (p. 143). Le texte du blog contient des erreurs factuelles, épingle des expressions utilisées par Roscoff à la librairie qui se retournent contre celui-ci (ainsi il a dit plusieurs fois : « je l'ai écrit noir sur blanc »), lui attribue des citations de Sartre qu'il critiquait et présuppose qu'il se contrefiche de l'héritage esclavagiste et du combat pour l'égalité raciale. « Tout était vrai et faux » (p. 147), soupire Roscoff, qui ne se trouve pas confronté à un texte correspondant aux standards universitaires habituels. Son éditeur, qui a compris à qui il avait affaire, lui recommande de ne pas réagir.

Sage conseil, puisque, dans un premier temps, « Jean Roscoff lave plus blanc » ne fait pas de vagues, en ce sens que cet article de blog suscite peu de commentaires. Mais quelques jours plus tard, répondant à une invitation déjà ancienne, Léonie vient manger chez son père avec sa compagne Jeanne. Celle-ci a lu l'article de blog sur *Le Voyant d'Étampes*, et compte bien mettre l'affaire au cœur des conversations. Quant à Roscoff, comme d'habitude, il boit immodérément, et son discernement s'en trouve fortement altéré, devant une contradictrice qui essaie de lui faire reconnaître ses torts et de mettre son logiciel à jour. Selon Jeanne, l'universalisme dont se targue Roscoff, et derrière lequel il se dissimule depuis ses années de SOS Racisme, le *droit-de-l'hommeisme* de la gauche française, sont des continuations de la domination blanche par d'autres moyens ; le « tous ensemble contre le racisme » cache que la société est structurée par des rapports invisibles d'oppression ; dans le cas présent, cette illusion antiraciste a permis à son beau-père de s'emparer de la vie d'un Noir, de confisquer sa voix et de plier l'existence de Willow à ses propres préoccupations ; en fait, un non-racisé ne peut prétendre savoir ce que ressent un racisé. Acculé, trop imbibé pour réfléchir sereinement aux arguments de Jeanne, trop orgueilleux aussi pour se remettre en question (il recommande souvent, pourtant, à sa fille Léonie de « réfléchir

contre elle-même »), Roscoff cherche une formule assassine mais ne peut que lâcher hargneusement : « Vous [c'est-à-dire les *wokistes*] êtes des fascistes. » (P. 192.) Jeanne se lève furieuse, bientôt suivie par Léonie, en larmes. Roscoff reste seul, piteux, et continue à boire.

Le déchaînement commence ensuite, par une marée de réactions à l'article « Jean Roscoff lave plus blanc », et connaît une première phase, limitée aux réseaux sociaux et à internet. Mais c'est suffisant pour que Roscoff devienne radioactif et notamment pour qu'on lui fasse comprendre à Paris VIII qu'on ne veut plus le croiser dans les couloirs et que le colloque qu'il comptait y organiser n'aurait pas lieu. Le narrateur, cependant, ne se découvre pas que des adversaires. Ainsi, criant au « terrorisme intellectuel » (p. 211), des défenseurs surgissent d'un peu partout et se révèlent parfois pires que les opposants. Le bruit de l'annulation du colloque s'est répandu et a suscité des réactions indignées, notamment de la part d'un personnage nommé Peuzet, connu pour ses liens avec le Rassemblement National, ex-Front National. Roscoff ne peut nier qu'il a participé jadis à une rencontre universitaire organisée dans le sud de la France par ce Peuzet, dont il ignorait à l'époque le *pedigree* (c'était un bon vivant, qui ne parlait pas de politique, et avec qui il a passé des moments agréables). C'est le « baiser de la mort » (p. 215), qui s'ajoute à ses liens anciens, que l'on ne manque pas d'exhumer aussi, avec le négationniste Bazarove. Roscoff est d'ailleurs traité aussi de « négationniste », puisqu'on l'accuse de s'asseoir sur l'esclavage et la ségrégation raciale. Le voilà classé à l'extrême-droite par apparemment : « Peuzet appartient au Rassemblement National, Peuzet défend Jean Roscoff, donc Jean Roscoff est proche du Rassemblement National » (p. 215). C'était bien la peine d'avoir fait la marche des beurs, en 1983.

Les attaques concernent tout autant la personne de Roscoff que son livre. Face à cette avalanche, le narrateur a le sentiment de se trouver dans le tambour d'une lessiveuse. On lui conseille de s'éloigner de Paris et de ne plus regarder ce qui se passe sur internet. Son ami Marc lui prête une maison qu'il possède en Saône-et-Loire, et il va y passer quelques jours. Mais quand il revient, rien n'est arrangé. La boule de neige cybernétique continue sa course folle. Des parodies de lui circulent sur la toile, et on a piraté ses comptes bancaires. Pire encore, on a trouvé son adresse, on a tagué *Raciste !* sur sa boîte aux lettres et on a essayé de forcer la porte de son appartement.

Les polémiques continuent de faire rage et ne sont pas nécessairement inintéressantes. Ainsi, celles que le romancier tisse autour du poème de Willow « Split Lips » (« Lèvres fendues »), écrit en 1955, qui serait le dernier poème de l'auteur écrit en anglais⁹ : « Split Lips » évoque Louis Armstrong, jouant de la trompette la bouche en sang. Selon les détracteurs de Roscoff, celui-ci aurait dû voir que ce sang représentait métaphoriquement celui des Noirs du sud des États-Unis, puis celui qui coule ensuite pour l'amusement des Blancs, dans les salles du Nord du pays, après l'abolition de l'esclavage. Interviennent ensuite des commentateurs qui tentent d'absoudre Roscoff en affirmant que le responsable de sa mauvaise lecture du poème est celui qui a traduit le texte de Willow en français, un certain Sobchak, qui serait non-racisé, donc était non légitime pour s'emparer de ce texte et aurait dû laisser l'entreprise de traduction à un racisé. Mais quelqu'un fait remarquer, ensuite, que ce Sobchak, prétendument non racisé, est en fait un juif ashkénaze : les souffrances du peuple juif ne constituent-elles pas un sésame qui permet de comprendre les souffrances de n'importe quelle communauté ? Pendant qu'on bataille sur ces questions, le narrateur, lui (tout à son préjugé que les poèmes de Willow n'évoquent jamais la question de la négritude), se demande dans son coin si tous ces commentateurs savent que le poème fait allusion à un événement réel qui s'est déroulé dans la vie de Louis Armstrong (dont les lèvres ont effectivement éclaté un soir qu'il avait à terminer par un contre-*fa*), – événement qui est relaté par exemple dans la biographie que lui a consacrée Hugues Panassié, en 1969. Le passage restitue de façon assez habile le vertige qui saisit un lecteur quand les interprétations et les commentaires, se ruinant mutuellement, semblent faire du texte un objet pour toujours fuyant.

On se rend compte aussi que Roscoff s'obstine à ne pas comprendre les signes qui lui sont envoyés. Ainsi, il entend un de ses ex-collègues évoquer à la radio le cas d' Aimé Césaire qui signifia en 1956 à Maurice Thorez qu'il quittait le parti communiste français¹⁰. Césaire expliquait dans une lettre que, du point de vue des Noirs, la ségrégation raciale et l'universalisme marxiste aboutissaient à la même chose : l'invisibilisation de la cause noire. D'un côté, on la met au placard, on la mure ; de l'autre, on la dilue dans l'« universel » (ce que proposait Moscou). La

⁹ Voir p. 293-296.

¹⁰ Voir p. 271-272.

rupture Willow-Sartre pouvait très bien procéder des mêmes causes que la rupture Césaire-Thorez. Mais Roscoff repousse ces invitations à mettre en question ses partis pris (« Je changeai de fréquence [...] »), préférant en l'occurrence accorder à la désertion de Willow une signification « universelle », c'est-à-dire, concrètement, la rapprocher de celle d'un Blanc, Jean Cau, qui s'éloigna de Sartre en 1957, pour des motifs qui évidemment n'avaient rien à voir avec la cause noire.

Roscoff essaie de s'en sortir par un entretien accordé à la radio d'État, lors d'une matinale très écoutée. Le journaliste s'appelle Vichinski, c'est bien sûr de mauvais augure. Deux récits de l'*interview* se succèdent. Le premier se termine bien, et on se rend compte qu'il est rêvé : c'est celui que Roscoff anticipe, à nouveau à partir de ses vieux schémas mentaux, qui n'ont plus cours. Comme on l'imagine, l'issue du deuxième entretien, l'entretien réel, est catastrophique. Celui-ci porte moins sur le livre que sur les accointances supposées de l'auteur avec des gens de droite. Comme face à la compagne de sa fille, et même si cette fois il est à jeun, Roscoff perd les pédales, se plaint que l'*interview* ressemble à un interrogatoire de la Stasi et prononce le mot *lynchage*.

L'utilisation de ce mot déclenche une nouvelle tourmente ; c'est « une giclée d'essence sur un feu moribond », « une mine antipersonnelle [*sic*] [qui explose] à la tronche de son poseur maladroit » (p. 327). Cette fois, l'affaire devient véritablement nationale. Les grands journaux s'en emparent. Roscoff s'est à nouveau rendu coupable d'appropriation culturelle symbolique ; il a montré encore une fois son mépris pour les souffrances des esclaves noirs d'Amérique en s'attribuant un châtement subi par nombre d'entre eux. Ce nouveau raz-de-marée, ou ce nouvel incendie médiatique, oppose les *wokistes*, qui réclament de plus belle la tête de Roscoff, aux champions du *On-ne-peut-plus-rien-dire*, ou *Les-mots-appartiennent-à-tout-le-monde*. Des tas de gens profitent de ces tempêtes pour monter au créneau, rappeler qu'ils existent et trouver un prétexte pour se faire réinviter sur les plateaux de télévision. Pascal Bruckner téléphone à Roscoff pour lui proposer de le défendre. Il reçoit aussi des propositions d'assistance de *skinheads*, qui seraient enchantés de lui servir de gardes du corps, pour *casser du noir*. Dans l'autre camp, on voit à la télévision « Aminata Diao [...] ». « Touche pas à ma mémoire », pouvait-on lire sur la pancarte qu'elle brandissait au-dessus de sa tête. Elle était interviewée et déroulait, très pro : « Le combat est loin d'être fini contre l'invisibilisation des minorités afro-

descendantes. L'invisibilisation peut être sociale et politique. Elle peut être aussi littéraire", ajouta-t-elle. Elle souriait avec un air malin. Elle semblait soulagée que *ce soit loin d'être fini* : son filon était inépuisable. » (P. 329.)

L'auteur imagine avec beaucoup de vraisemblance les articles qui pourraient paraître dans les différents journaux français, depuis *Valeurs actuelles* dénonçant l'inanité de la polémique (et assimilant le *wokisme* à la *cancel culture*) jusqu'à *Libération* courant après les *wokistes*, en passant par *Le Monde* dégainant l'inévitable formule « De quoi Jean Roscoff est-il le nom ? » (P. 301.) Soit on traite celui-ci de pétainiste en chambre, de raciste sournois, d'historien faussaire qui a tombé le masque, de néocolonialiste honteux, soit on lui attribue des qualités qu'il n'a pas, – « universitaire acclamé » (p. 264), intellectuel reconnu, historien renommé qui fait honneur à la France et qui mérite une statue de martyr de l'érudition consciencieuse. D'un côté comme de l'autre, poursuivi par deux meutes à la fois, Roscoff est de toute façon dépassé. Les inepties sont reprises et amplifiées d'articles en articles.

Mais il est clair qu'il ne s'en sortira pas, cette fois, sans présenter ses excuses et avouer son erreur. Il ne le fera pourtant que contraint et forcé par son ex-femme, lorsque leur fille Léonie sera agressée et qu'elle recevra ce message : « La prochaine fois, on te lynchera » (avec ce sous-entendu à son intention à lui : « comme cela, ton père comprendra ce que ce mot veut dire »). Roscoff fait alors un message de contrition et prononce les mots qu'on attendait de lui : il a manqué de discernement et il a sous-estimé les blessures persistantes de la communauté noire. Ces mots mettent fin à la période où il a été « haché, mâché, essoré et recraché sur le trottoir, hagard » (p. 361). Le cyberharcèlement se calme, le silence se fait, l'attention se porte sur quelqu'un d'autre : les commentateurs, dit le texte, se sont « débandés vers d'autres carnages » (p. 361). Quant au narrateur, il a réussi à apaiser ce qu'il appelle les « Nouvelles Puissances », qui ne demandaient ni un changement de comportement ni une promesse de mieux faire, mais seulement un aveu :

Il fallait juste que j'arrête de me raconter des histoires, que je cesse de cacher ma vraie nature derrière mes identités de pacotille, universitaire, divorcé, ancien sympathisant socialiste, alcoolique, propriétaire, calvitie, père de famille, alcoolique, parisien, phobique administratif, alcoolique, Péguyste, et surtout le masque le plus trompeur entre tous, le masque qui m'empêche de me connaître moi-même, celui du *républicain et militant antiraciste*, tout cela n'était que du

vent, la réalité était que j'étais un Blanc, un babtou¹¹, un white, un blanco, un Visage Pâle héritier de la vieille civilisation technique et arrogante, de la vieille civilisation paternaliste et sanglante, la vieille civilisation hypocrite, la vieille civilisation qui porte en elle les gènes du meurtre, qui a déguisé son appétit prédateur derrière les mots bénins successifs de christianisme et de démocratie et de marxisme et de capitalisme libéral, le vieux monde blanc qui croit pouvoir s'absoudre lui-même en entonnant dans une ultime pirouette, au bord de l'abîme, face aux milliers de poings levés, la petite ritournelle de John Lennon, *Imagine all the people*, l'ardoise effacée d'un coup sur un air de guitare sèche, *no need for greed or hunger, a brotherhood of man*, c'est un peu tard, *You may say I'm a dreamer*, sans blague. (P. 349.)

Imagine, la ritournelle de John Lennon, a joué dans les années 1980 le rôle d'un *Seresta*, ou d'un *Xanax*, collectif pour toute une génération qui s'imaginait antiraciste et que le *wokisme* a réveillée sans ménagement de sa torpeur anxiolytique, au début des années 2020.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Michel Brix, *Regards sur le wokisme : Le Voyant d'Étampes d'Abel Quentin [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>

¹¹ Blanc, occidental.